

Christophe Carpentier

Carnum



Du même auteur

L'HOMME-CANON, roman, Au diable vauvert, 2022

CELA AUSSI SERA RÉINVENTÉ, roman, Au diable vauvert,
2020

LE TEMPS IMAGINAIRE - MUR DE PLANCK II, roman,
P.O.L, 2017

LE MUR DE PLANCK, roman, P.O.L, 2016

LA PERMANENCE DES RÊVES, roman, P.O.L, 2015

CHAOSMOS, roman, P.O.L, 2014

LE CULTE DE LA COLLISION, roman, P.O.L, 2013

LE PARTI DE LA JEUNESSE, roman, Denoël, 2010

VIE ET MORT DE LA CELLULE TRUDAINE, roman, Denoël,
2008

ISBN : 979-10-307-0556-0

© Éditions Au diable vauvert, 2022

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

Pour mon frère Fabrice,
loin et proche à la fois.

1.

Un homme et une femme sont assis dans un jardin public. Des promeneurs passent devant eux auxquels ils ne prêtent aucune attention.

Lui. — Je suis étonné, tu n'as pas hurlé. Tu ne m'as rien balancé dessus non plus. Tu as juste demandé à sortir prendre l'air.

Elle. — J'ai hurlé oui, mais en silence. Et si tu regardais mes mains, tu verrais qu'elles tremblent.

Lui. — Élisabeth, je suis si...

Élisabeth. — Nous deux c'était déjà fini depuis un certain temps. On hurle et on casse quand on veut sauver quelque chose. Moi, j'avais juste besoin d'acter la fin officielle de notre couple en allant respirer dehors et en tremblant des mains.

Lui. — Je n'étais pas au courant que tu avais déjà tout ressenti en profondeur.

Élisabeth. — Tu n'es au courant de rien de ce que ressentent tes proches, tes amis ou tes collaborateurs.

Lui. — Tu es injuste.

Élisabeth. — Parce qu'un peu plus malheureuse que ce à quoi je m'attendais. *Elle soupire.* Si tu savais, Jérôme, comme je me déçois.

Jérôme. — Je connais ça.

Élisabeth. — Alors tu vas faire quoi maintenant ? Tu parles de tout quitter, mais ça veut dire quoi ? Que tu ne prendras plus de nouvelles de personne ? Pas même de moi ?

Jérôme. — J'ai loué une petite maison à la campagne. Je vais m'y rendre dès la semaine prochaine. Là-bas, je n'aurai ni internet ni téléphone, je serai injoignable.

Élisabeth. — Tout ça est si rapide.

Jérôme. — Et pourtant si mûrement réfléchi. *Silence introspectif.* Je veux être au plus vite en phase avec ma nature véritable.

Élisabeth (*elle secoue la tête de dépit*). — Qui est ?

Jérôme. — D'être démotivé, désillusionné, et en colère aussi. En un mot, lucide.

Élisabeth. — Tu n'es pourtant rien de tout ça. Je le saurais, moi qui ai passé dix ans à tes côtés, à te voir développer ton empire routier tel un stratège doublé d'un fin contrebandier.

Jérôme. — Je sais que vu de l'extérieur, je...

Élisabeth. — Et tu serais en colère contre qui ?
Contre moi ?

Jérôme. — Contre le fiasco généralisé qu'est l'humanité depuis toujours.

Élisabeth. — Tu parles comme un enfant que le monde a trop gâté.

Jérôme. — Sans doute parce que c'est justement lui qui parle à travers moi.

Élisabeth. — Je ne comprends rien à ce que tu dis.

Jérôme. — Tu te souviens de cet épisode emblématique de ma vie, quand à l'âge de dix ans je me suis senti incapable de franchir la grille de mon collège ? *Haussement d'épaules dédaigneux d'Élisabeth*. Je jurerais t'en avoir parlé pourtant. *Silence introspectif*. J'ai dix ans et je fais la gueule, car je ne veux pas aller au collège. Non pas parce que je n'y ai pas d'amis, ni parce que je m'y ennuie, mais parce que je sais que cette institution, qui fait suite à ces deux autres institutions que sont l'école maternelle et l'école primaire, est la troisième étape de ma longue marche à pas forcés au cœur de la supercherie que va être ma vie.

Élisabeth (*incrédule*). — Mais qu'est-ce que ce récit ancien a à voir avec l'adulte que tu es ? De toutes les personnes que je connais, tu es celle

qui a fait le plus d'efforts pour graver les échelons sociaux.

Jérôme (*il ne l'a pas écoutée*). — Cet enfant n'a que dix ans, mais il ressent clairement l'absence de fluidité dans les rapports humains, les accrochages permanents entre nous tous. Ce genre de choses. *Un temps*. Comme si les pièces du vaste puzzle qu'est l'humanité n'avaient pas bien été façonnées, et qu'en permanence chaque individu devait se frotter aux autres pour arrondir ses propres angles afin que ses contours correspondent enfin à ceux du monde.

Élisabeth. — Tu viens d'une famille modeste de régisseurs-forestiers, mais tu es parvenu à faire HEC, puis Cambridge où tu as remporté une multitude de trophées en aviron et au tennis, tu es aujourd'hui à la tête d'un empire européen du transport routier coté en Bourse...

Jérôme (*il soupire*). — ... tu auras la moitié de mon PEA et de mon PEE.

Élisabeth. — ... tu possèdes un appartement à New York, un autre à Dubaï, et tu es là à me parler d'un gosse dépressif et mélancolique comme s'il avait guidé toute ton existence, alors que celle-ci est tout le contraire de la résignation et de la démotivation dont tu parles.

Jérôme. — Tu mets le doigt sur un mystère que je n'arrive pas à élucider moi-même. *Elle*

s'apprête à parler. Il lève son bras droit à la romaine pour l'en empêcher. Cet enfant de dix ans n'est pas un leurre. L'accès de lucidité qu'il a ressenti ce jour-là en allant au collège a bien existé, mais étrangement il a été suivi d'un effet contraire. Au lieu de sombrer dans cette mélancolie qui s'offrait à moi, au lieu de m'asseoir dans un coin et d'assister passivement au spectacle ridicule de la vie des autres, j'ai fait en quelques jours le plein d'une ambition et d'un investissement personnel qui m'ont permis d'arriver là où j'en suis aujourd'hui, tout en haut d'un gigantesque panier de crabes.

Élisabeth. — Tu veux dire quoi par là ?

Jérôme. — J'étais en train de m'étioler, de me vider de toute motivation, or je n'ai pas sombré, j'ai fini par franchir la grille de mon collège et j'ai ensuite basculé dans une dimension d'ultra-combativité et d'hyperambition qui m'a amené là où tu sais.

Élisabeth. — Alors pourquoi n'attends-tu pas que cette nouvelle crise d'abattement passe, au lieu de tout quitter, puisque rien ne dit qu'elle ne sera pas suivie, comme la fois précédente, par son contraire, c'est-à-dire un formidable regain d'énergie ?

Jérôme. — Tu ne comprends pas. L'idée même de ce regain me dégoûte. *Soupir introspectif.*

Cette fois, je n'ai pas le choix, je dois tout abandonner : toi, l'entreprise, mes appartements, mes amis, et vivre seul, dans un rejet de la vie sociale telle que je l'ai menée, avec tant de passion et d'inventivité.

Élisabeth. — Un enfant, je ne voulais qu'un enfant de toi...

Jérôme. — ... je ne veux pas parler de ça...

Élisabeth. — Si tu avais accepté de m'en faire un, il serait là en face de nous et te servirait de liant entre toi et le monde, entre toi et ton avenir, au lieu de quoi tu accouches de ce gosse de dix ans, factice et délirant. Tu es ignoble.

Jérôme. — Je n'étais d'abord pas prêt à en avoir un avec toi, puis j'ai cessé de l'être. C'est aussi simple que ça.

Élisabeth. — Pourquoi tout prend des proportions insensées avec toi, alors qu'il suffirait de te considérer comme un simple dépressif ?

Jérôme. — Je ne suis pas dépressif, je suis lucide. Quand saisis-tu la nuance ?

Élisabeth. — Fais une cure de Lofepramine ou de Melleril, et tu verras que j'ai raison. Tu t'apaiseras, semaine après semaine, et ce sale gosse, pour peu qu'il existe vraiment, te laissera en paix.

Jérôme. — Pourquoi dis-tu « pour peu qu'il existe vraiment » ?

Élisabeth. — Je pense que tu te sers de ce gosse imaginaire pour t'autoriser à tout plaquer — tes employés, tes amis, et moi avec — sans qu'on y trouve trop à redire.

Jérôme. — Tu insinues quoi d'infamant là ?

Élisabeth. — J'insinue que tu as bien fait tout comme il faut. Ton histoire d'ultra-lucidité sur l'état misérable de notre monde, ça nous oblige à ne pas te gueuler dessus comme on aimerait le faire, parce qu'on ne peut pas s'empêcher de se dire que c'est vrai, notre monde ne tourne pas rond, et que du coup ton envie de tout envoyer balader elle est peut-être plus sensée qu'il n'y paraît.

Jérôme. — Ce n'est pas une excuse que je te donne, c'est une explication. C'est déjà bien que je m'échine à vous en donner une, tout en me doutant que vous n'allez même pas chercher à me comprendre.

Élisabeth (*elle se prend la tête à pleines mains*). — Tout plaquer, mais au nom de quoi, bon Dieu ? du droit de se retrouver avec soi-même ? Ça n'a pas de sens. *Silence introspectif*. Quand on a autant donné aux autres, on n'a plus le droit de se retrouver seul.

Jérôme. — Je ne fuis pas mes responsabilités, je les délègue. Celui qui s'assiéra à mon siège de PDG n'aura qu'à se mettre sur pilote automatique, tellement tout sera bien huilé.

Élisabeth. — Et moi, qui me récupèrera?
Silence introspectif. Et qu'est-ce que je deviendrai quand mon manque de toi deviendra insupportable?

Jérôme. — Tu prendras un cachet de Lofepramine, et tout ira bien.

Élisabeth. — Salaud.

Elle le gifle, se lève et s'en va.

2.

Le décor est une petite maison dont le salon, la cuisine, la porte d'entrée et un bout de jardin sont visibles d'un bloc depuis la scène.

Jérôme est assis dans un salon rudimentaire meublé d'une table en bois et d'un seul fauteuil rembourré. Il n'y a ni télévision ni livres. Jérôme boit un thé en regardant droit devant lui. Ses gestes sont posés, mais denses. De temps en temps il soupire en souriant, mais aussi en s'assombrissant. Quand il se lève pour regarder à travers la fenêtre, on devine qu'il ne voit rien, que son regard est tourné vers ses pensées. Il retourne s'asseoir dans son fauteuil, se passe longuement la main sur la tête comme s'il se massait. Cette scène silencieuse dure plusieurs minutes, et doit exprimer la profondeur, mais aussi la noirceur de sa solitude méditative.

3.

Même décor que pour la scène précédente.

On frappe à la porte de la maison. Jérôme est en caleçon, toujours assis dans son fauteuil. La lumière du salon est allumée. Sa barbe a un peu poussé et il a maigri. La table du salon est encombrée de vaisselle sale, de bouteilles de soda vides. On frappe encore à la porte. Jérôme ne se lève toujours pas. On frappe encore. Il hésite, plus contrarié qu'effrayé. On frappe de plus en plus fort. Finalement il se lève pour regarder à travers le judas.

Jérôme. — C'est pour quoi ?

La voix d'une femme. — Je suis navrée de vous déranger à une heure si tardive, Monsieur Mareuil, mais il faut absolument que je m'entretienne avec vous d'une affaire de la plus haute importance.

Jérôme. — Laissez-moi tranquille. (*Un temps.*)
Je suis retiré des affaires. Définitivement.

La voix. — Je vous en supplie, m'écouter ne vous prendra que quelques minutes. Après, vous seul déciderez ce que vous en ferez.

Il hésite puis finalement il ouvre la porte. Avant même qu'il l'invite à le faire, la femme se précipite à l'intérieur de la maison. Elle porte une glacière de voyage en bandoulière.

La femme (*elle le dévisage, le reconnaît et lui parle sur un ton exalté*). — Je savais que c'était vous. Je vous ai reconnu hier soir à la supérette du village. Jérôme Mareuil, le magnat du transport routier européen. J'ai lu un reportage sur vous dans le Figaro il y a quatre mois. Vous deviez fêter l'OPA réussie de votre groupe Trans Europa sur la société néerlandaise EuroVrachauto, au lieu de quoi vous avez décidé de tout plaquer et de disparaître dans la nature. *Elle le regarde avec admiration.* Les Allemands de LKW-Zukunft étaient aussi sur le coup, c'est bien ça ?

Jérôme (*d'une voix morne*). — Oui. Mais on les a coiffés au poteau grâce à la qualité de notre réseau fret qui garantit des coûts et des délais de livraison hyper-compétitifs.

Il secoue la tête, comme surpris et déçu d'avoir dit ça d'une traite, machinalement.

La femme (*elle lui tend la main*). — Edwige Müller, enchantée de vous rencontrer.

Jérôme. — Vous êtes de la partie? *Silence suspicieux.* Ou bien c'est Élisabeth qui vous envoie?

Edwige. — Élisabeth?

Jérôme. — Mon ex-femme... je pensais que...

Edwige. — Rien de tout cela, non. Je suis chirurgienne à la clinique du Diaconat-Roosevelt de Mulhouse, et accessoirement professeure de chirurgie traumatique à l'université de Haute-Alsace.

Jérôme. — Comme vous pouvez voir, je ne suis pas au mieux de ma forme. Je ne veux pas être impoli, mais j'aimerais rester seul.

Edwige. — Pouvons-nous passer au salon?

Jérôme. — Il n'y a pas vraiment de salon ici, et seulement un fauteuil, le mien.

Edwige. — À la cuisine alors? Vous avez bien deux chaises quand même dans cette maison?

Elle se dirige d'autorité vers ce qu'elle devine être la cuisine, puis s'assied sur un tabouret. Jérôme la suit d'un pas accablé.

Edwige. — Croyez-vous en la Providence, Monsieur Mareuil?

Jérôme (*il réfléchit*). — Je ne crois en rien de ce qui enlève aux hommes le mérite de leur réussite. Ce qui inclut la Providence, me semble-t-il.

Edwige. — Parce que moi j'y crois depuis que je vous ai reconnu dans la supérette. J'étais dans le noir et le doute les plus complets quant à cette énigme ambulante que j'étais en train de devenir, et grâce à votre rencontre, tout s'est brusquement illuminé.

Jérôme. — Écoutez, je ne doute pas que votre histoire soit passionnante, chère madame, mais voyez-vous j'ai moi-même pas mal de fil à retordre avec la mienne, alors...

Edwige. — Mon histoire est en effet plus passionnante que vous ne pouvez vous l'imaginer, c'est pourquoi je vais vous la conter. *Elle se lève et se poste devant la fenêtre. D'un long regard, elle englobe le paysage, puis se retourne vers Jérôme.* Je transporte dans cette glacière le mollet et le pied d'un enfant de huit ans prénommé Benoît que j'ai dû amputer il y a six jours de cela après qu'il a eu avec son père un terrible accident de voiture sur l'autoroute A6.

Jérôme. — Vous effectuez un service de livraison en vue d'une greffe, c'est ça ?

Edwige. — Non, cher monsieur, cette moitié de jambe je l'ai dérobée. Sous l'emprise d'une pulsion folle, j'ai volé ce mollet et ce

pied qui allaient finir dans l'incinérateur de ma clinique.

Jérôme (*il hésite à sourire*). — Vous déconnez ? C'est ça, dites, vous me menez en bateau ?

Edwige. — Pas le moins du monde. *De stupeur Jérôme porte la main à sa bouche.* Comprenez bien que j'ai agi comme dans un état second, mais pas en aveugle. Dans le sens où j'ai réalisé en le faisant que j'étais prête à le faire depuis pas mal de temps déjà. *Silence introspectif.* Plus de vingt ans que je pratique des ablations et des amputations, alors c'est comme si j'avais préalablement repéré les lieux de cet accès de folie, et que sans le savoir je m'y promenais depuis de longs mois, de longues années peut-être, comme au cœur d'un paysage mental qui m'était déjà familier.

Jérôme. — Et ça fait six jours que vous conservez ces membres humains dans cette glacière ? *Edwige la pose sur la table.* Par pitié, ne me montrez pas ce qu'elle contient. *De la main il masque théâtralement son regard.* Je ne suis pas en état de voir de la chair morte. *Un temps.* Qui le serait d'ailleurs ?

Edwige (*elle lui fait l'article sur le ton d'un représentant de commerce*). — C'est un modèle dernier cri. Ici vous pouvez voir la prise de deux cent vingt volts ; là, à l'intérieur du couvercle,

se trouve une batterie au lithium qui assure une autonomie de vingt-quatre heures. Sa puissance de refroidissement n'est pas de vingt degrés sous la température ambiante, comme la plupart des glacières thermoélectriques, mais de soixante. De quoi conserver semi-congelés ces tissus, jusqu'à hier matin du moins, puisque c'est là, très exactement à neuf heures trente-sept minutes que je me suis enfin décidée à en découper deux fines tranches et à les manger crues comme le faisaient nos dignes ancêtres de la Préhistoire. *Elle ferme les yeux.* Voilà, je vous ai confessé l'inavouable, tel que je l'ai vécu, j'attends maintenant votre réaction.

Jérôme. — Vous voulez dire que vous avez réellement mangé deux tranches de ce mollet d'enfant ?

Edwige. — Ai-je une tête à vous mentir ?

Jérôme. — Non en effet. Mais en me l'avouant, vous paraissez si peu accablée.

Edwige. — Je reviens pourtant de si loin, cher monsieur, si vous saviez. Dès l'instant où je suis entrée en possession de cette moitié de jambe, c'est elle qui en réalité n'a cessé de me posséder. *Elle éclate en sanglots et se rassied sur son tabouret, juste en face de Jérôme.* Ah si vous m'aviez vue dans le bloc opératoire au moment où je l'ai volée, je tremblais de tout mon corps et je souriais en

même temps. Je savais que je faisais une erreur colossale, mais j'en étais tout excitée, je jubilais. De retour chez moi, j'ai caché mon butin dans mon congélateur parmi d'autres morceaux de viande, de peur que ma famille ne le débusque.

Jérôme. — Ah bon, parce que vous avez une famille?

Edwige. — J'ai un mari et deux grandes filles, oui.

Jérôme. — Et ça ne vous a pas empêchée de faire ça?

Edwige. — Je sais, c'est honteux, mais non. Bien sûr à table ils m'ont trouvée bizarre, avec mon regard dans les vapes et l'air de penser à autre chose. Ils m'ont demandé ce qui m'arrivait, mais moi la nuit j'ai redoublé de ruse pour pouvoir regarder ce membre congelé et le toucher, jusqu'à ce que même ça, ça ne me suffise plus.

Jérôme. — Que ça ne vous suffise plus?

Edwige. — Je devais pouvoir tenir cette demi-jambe, la caresser, la sentir autant que nécessaire, c'est-à-dire de plus en plus souvent. Comme un sublime fétiche. Aussi il y a trois jours, n'y tenant plus, je me suis mise en congé maladie au Diaconat, j'ai acheté cette glacière dernier cri, j'ai dit à ma famille que j'avais besoin de faire le point sur ma vie, et je suis partie m'isoler dans notre vieille maison de la Creuse où nous n'allons plus

depuis des lustres. Là j'ai pu donner libre cours à mon étrange envoûtement, sans plus chercher à le contenir, jusqu'à franchir ce seuil fatidique de la dégustation cannibale après quoi je me suis crue perdue à jamais pour le monde, pour notre civilisation et tous les principes moraux qui la fondent. *Un temps*. Je n'étais pas certaine de pouvoir survivre à ce basculement dans les ténèbres, jusqu'à ce que je vous reconnaisse hier soir dans la supérette, alors j'ai compris que rien de tout ceci ne serait vain. *Silence introspectif*. Oh la révélation n'a pas été immédiate. Il m'a fallu encore quelques heures d'insomnie pour comprendre que c'était la Providence qui vous avait fait venir ici, dans cette Creuse abandonnée, sur le lieu même de ma dérive psy, non pas pour me sauver, moi seulement, mais nous deux en même temps.

Jérôme. — Je ne comprends rien à votre charabia, madame. Vous m'avouez avoir consommé de la viande humaine, et vous prétendez que c'est à moi d'être sauvé?

Edwige. — Sans doute mes pleurs vous ont-ils induit en erreur. Car si je suis bouleversée d'être passée par des états mentaux dévastateurs, je me sens aujourd'hui plus épanouie que jamais. Pour rien au monde je ne voudrais revenir en arrière, tant la découverte de la saveur intellectuelle de

la chair humaine est pour moi une expérience initiatique à nulle autre pareille. *Silence introspectif*. Au point qu'en vous voyant hier traîner votre carcasse malodorante dans les travées du magasin je me suis dit, Pourquoi n'aiderais-tu pas cet ancien winner à aller mieux en partageant avec lui tout ou partie de ton extase ?

Jérôme. — C'est gentil à vous, chère madame, mais vraiment, il n'est pas question pour moi de goûter à cette chair d'enfant, si tel est à vos yeux le remède à mon délabrement d'ailleurs totalement assumé. *Silence et sourire triste*. Ce serait pour moi un point de non-retour, j'en ai bien peur. Je ne vous juge pas, car croyez bien que j'ai moi-même fait des choses peu orthodoxes pour arriver où j'en suis, mais nous en resterons là vous et moi.

Edwige. — Rassurez-vous, je ne viens pas vous proposer d'en manger. Voilà bien un privilège que je me réserve, du moins tant que nous n'aurons pas renouvelé notre stock.

Jérôme. — Notre stock ? Mais bon sang de quelle horreur parlez-vous avec tant de désinvolture ?

Edwige. — Je parle de promouvoir ensemble un cannibalisme planétaire librement consenti, en achetant des muscles humains puis en les revendant à prix d'or. Voilà le défi sur mesure

que je propose de relever au challenger ambitieux et opportuniste que vous êtes.

Jérôme. — Vous parlez d'un individu à qui j'ai tourné le dos définitivement. *Il se lève.* Allez, ça suffit comme ça. Je ne veux plus entendre un seul mot sortir de votre bouche.

Il avance vers elle. Les bras en avant il semble désireux de la chasser, mais il est trop fébrile pour y parvenir. Elle lui échappe en riant.

Edwige. — Je ne partirai pas tant que vous n'aurez pas dépassé cette posture moralisatrice qui vous pousse à renoncer par principe à la rentabilité pourtant bien réelle d'un tel marché.

Essoufflé, il s'assied sur le tabouret qu'Edwige occupait. Edwige ouvre la glacière et en sort un petit paquet d'aluminium.

Jérôme. — Par pitié, vous n'allez tout de même pas faire ça devant moi ?

Edwige. — Cette viande est la plus succulente qui soit, mais surtout elle provoque une addiction telle qu'on ne peut plus résister à l'envie d'en remanger encore et encore une fois qu'on y a goûté. *Elle sort une tranche de viande crue du paquet et la fait glisser dans sa bouche en émettant*

des râles de satisfaction impudique. C'est sur cette addiction que nous allons miser pour développer nos points de vente, d'abord dans l'Hexagone puis à l'international.

Jérôme (*il se bouche les oreilles*). — Je ne vous écoute plus. Vous parlez sans filtre, comme une vraie cinglée.

Edwige (*elle lèche ses doigts et se ressert une tranche*). — Voyez comme je suis devenue accro. D'ici à après-demain j'aurai tout dévoré. Pauvre de moi. Il ne me restera plus que les phalanges des pieds de Benoît à suçoter jusqu'à ce qu'elles ne contiennent plus aucun fluide. *Silence méditatif.* Soyons clairs, vous n'aurez pas à manger de viande humaine. Il y a deux versants à notre affaire, le versant cannibale et le versant commercial. Vous pourrez négliger le premier et vous concentrer sur le second en participant avec pugnacité au développement de notre projet marchand.

Jérôme. — Vous délirez complètement. Jamais il n'y aura de marché rentable pour un tel produit. Jamais. *Il se frappe les muscles flasques des bras.* J'aimerais tellement vous chasser de chez moi...

Edwige. — Alors dans ce cas je vais rester ici cette nuit. Vous me ferez l'hospitalité d'une chambre. Nous continuerons cette discussion demain. Et si vous refusez de m'écouter, alors

j'hurlerai ce que j'ai à vous dire. *Elle reprend sa glacière et s'apprête à monter à l'étage.* Une dernière chose, cher Jérôme. Si vous avez un miroir dans votre chambre, prenez le temps de regarder l'épave que vous vous obstinez à devenir, et superposez à cette image trompeuse celle de celui que vous étiez il y a peu.